

La révolte des muets

COLLECTION IRÉNIQUES



*Ouvrage publié avec le soutien du Service
des affaires culturelles de l'État de Vaud.*

ISBN : 978-2-88892-121-9

Copyright © 2011 by Éditions Xenia,
CP 395, 1800 Vevey, Suisse

www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tél. +41 21 921 85 05
skype : xeniabooks

Nicolas Cacheux

La révolte des muets

Xenia

*Toutes mes forces s'étaient écoulées
hors de moi, comme si quelqu'un était
passé derrière mon dos sans que je le voie
et avait enlevé un bouchon quelque part
en moi, tout doucement.*

HARUKI MURAKAMI,
Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil

Qui ne dit mot consent.

PROVERBE

A Fabienne C.

Le frisson durable de l'amour

A Fabienne H.

L'écho d'un rire parmi les étoiles

Prologue

C'est fini.
Je ne peux plus fuir.
Je suis ferré.
Pris au piège.

Cette évidence l'avait saisi brutalement. Sans crier gare.

Une véritable crise de panique.

Un coup de poing dans l'estomac.

Un braqueur, surpris en flagrant délit, aurait certainement ressenti la même appréhension. Soudaine, violente, comme hurlée à la mort.

La tête contre le mur !

Les mains derrière le dos !...

Il ne manquait plus que le contact froid des menottes sur la peau, puis le bruit des portières qui claquent parmi les cris vengeurs de la foule.

Le sinistre décor était planté.

Fin de la partie.

C'est terminé, mon vieux.

Ton errance s'arrête là.

C'est le moment de passer à la caisse.

Un grand silence précède habituellement le moment de l'addition. Le serveur pose une soucoupe sur la table. La facture y repose, pliée en deux. Les regards se croisent. Une vraie partie de poker sans bluff. Un des convives se décide finalement à saisir la note. Bizarrement, l'atmosphère se détend à nouveau. Les conversations reprennent. Un seul visage pourtant se fige. Celui qui va régler la douloureuse. Une gymnastique lente des doigts déplie discrètement la facture, puis la replie. La main, quelque peu hésitante, se faufile un chemin vers la poche intérieure de la veste, y saisit délicatement le portefeuille, retire un à un les billets savamment pliés, masquant subtilement le chiffre de leur identité, puis les dépose discrètement sous la paume, mettant la sous-tasse à l'abri des regards.

La rébellion n'est pas le propre des timides, des sans-voix, ni des rêveurs.

Ils ne vivent pas dans ce monde. Ils vivent ailleurs. Leurs regards absents et leurs réponses laconiques en sont la preuve tangible. Quelquefois, ils leur arrivent même de s'enfoncer plus avant, de l'autre côté du miroir, et la parole alors ne les atteint plus. Ils n'entendent ni ne regardent. Ils sont étrangers à cette terre qui peu à peu les chasse et les éloigne de tout ce qui les nourrit et les fait vivre.

Ni la matière, ni le verbe ne peut les réveiller de

leur apathie. Leur corps est mort, car leur âme s'est desséchée au contact du monde. Hélas ! Tel est leur destin.

Ils souffrent d'un mal étrange que ce monde ne peut appréhender.

L'absence précède parfois la fuite.

Lorsque, traqué de toutes parts, le gibier ne peut échapper à l'hallali, il ne reste que deux alternatives : l'affrontement ou la déroute. Et le combat à mort n'est pas non plus le propre des timides, des sans-voix, ni des rêveurs.

Ce n'est alors qu'un cri de désespoir funeste dans lequel sont emportés victimes et bourreaux dans un ordre logique de priorité. Il n'y a pas de victoire à cette lutte tragique, sinon tout au moins une pâle similitude avec d'antiques héros.

Déchus. Consumés par leur propre arrogance et rejetés par leurs pairs. Ils n'ont comme oraison funèbre ni excuses ni pitié. Il ne subsiste alors qu'un sentiment partagé de gâchis. Un arrière goût de terre brûlée. La vision d'une destruction dont il faudra désormais nettoyer les décombres sans eux.

Seuls.

1

Rien ne pouvait laisser présager un tel drame. Employé modèle. Père de famille. Marié depuis vingt-deux ans. Cadre supérieur au sein d'une grande compagnie d'assurances, cet homme discret, zélé et apprécié par ses collègues, déboula un matin d'octobre dans le bureau du chef du personnel qu'il tua brutalement d'une balle de calibre 9 mm. Il fit ensuite irruption dans le bureau paysagé de son propre service et tira à bout portant sur trois de ses proches collaborateurs qui s'effondrèrent à leur tour sans vie. L'homme retourna alors l'arme contre lui et se fit sauter le caisson devant la porte de son bureau. Le carnage n'avait duré que quelques minutes et fit cinq victimes.

Alarmée par le bruit des coups de feu et par les cris d'effroi alentour, une secrétaire avait appelé

la sécurité. Le responsable avait immédiatement ordonné que l'on déclenchât l'alarme d'évacuation. À chaque étage, les ratisseurs sortirent docilement de l'ombre. On les reconnaissait aisément à leurs brassards orange. Ils priaient aimablement leurs collègues de quitter les lieux dans le calme. La majorité d'entre eux obtempérèrent sans poser de questions. D'autres, plus éloignés du drame, et croyant à un exercice, refusèrent d'abandonner leur poste de travail et leur conférence téléphonique, tant leur contribution personnelle leur paraissait vitale à la bonne marche des affaires. La police, quant à elle, fut sur place en quelques minutes. Tandis qu'une foule agitée se regroupait à l'extérieur au point de rassemblement, deux ambulances déboulèrent devant l'entrée du personnel, toutes sirènes dehors, et prirent rapidement livraison du corps du meurtrier puis de celles des victimes, zippées dans un linceul de plastique blanc. Les policiers du groupe d'intervention, harnachés pour tenir un siège, arpentaient bruyamment les passerelles vitrées et les couloirs jouxtant la scène du crime, à la recherche d'indices utiles à l'enquête. Le jeune assistant du chef du personnel avait par miracle échappé à la condamnation suprême, alors qu'il prenait une pause au moment du massacre. À lui donc, revenait la pénible tâche d'annoncer l'horrible nouvelle à l'épouse éplorée. Encore sous le choc, il ne pouvait imaginer refuser cette requête, tant il était empreint d'un sentiment de gratitude pour son destin si singulier. Il descen-

dit donc au parking souterrain et se rendit en voiture vers le domicile du tireur fou.

Durant le trajet, il revisionna mentalement la brève séquence de ces instants où tout avait tragiquement basculé. Pourquoi avait-il décidé, ce matin-là, à cette minute précise, de renoncer à son breuvage rituel? Il avait sans raison dérogé à son habitude. Il s'était détourné de la cuisinette du corridor où l'on y dégustait pourtant le meilleur expresso de l'étage pour se diriger vers la cafétéria et vers son interminable file d'attente. Pourquoi donc? Il n'en avait aucune idée. Pas la moindre explication rationnelle ne lui venait à l'esprit. Il avait été tout simplement épargné, éloigné par une main bienveillante loin du danger. Sans doute, n'était-ce pas son heure. Il repensa à sa femme et à ses enfants qu'il allait embrasser ce soir avec une émotion toute particulière. Aux mots d'amour et de tendresse si rarement exprimés.

Il avait été gracié. Absout. Sauvé. En tout cas pour cette fois.

Au feu rouge, son regard fut attiré par la devanture d'une vitrine, située à l'angle droit du carrefour.

Pharmacie de la Trinité

La croix de néon brillait de tous ses feux. Verte. Pleine d'espoir. Un coup de klaxon intempestif et râleur le ramena à la réalité. La voie était libre. Coincée entre deux rangées d'immeubles, le soleil brillait au bout de l'avenue. Il faisait beau et la tempéra-

ture était douce. La peur cédait doucement à un inavouable paradoxe.

Un sentiment de joie coupable.

Le bonheur d'être tout simplement vivant.

Je suis vivant

Je suis encore vivant

Qu'allait-il leur dire ?

Comment leur annoncer ?

Il fallait juste beaucoup d'amour et un peu d'humanité.

2

Walter Niemand avait été engagé dans la compagnie il y a quatre ans en décembre. Il aurait fêté ses cinquante-deux ans le 26 janvier prochain. Son cursus professionnel et sa progression au sein de la pyramide hiérarchique avaient été classiques et sans faux pas. Tout au moins, avait-on noté dans sa dernière évaluation de performance quelques remarques concernant son manque de charisme ou de « leadership », pour reprendre l'expression d'usage. Personnalité effacée mais efficace, on ne savait que peu de chose de la vie privée de Walter Niemand, ni des mécanismes psychologiques qui peuvent pousser un homme aussi socialement bien intégré à tant de violence suicidaire et à tant de désespoir. L'enquête policière allait certainement très vite boucler cette affaire, vu que l'auteur du

crime s'était lui-même châtié de la peine capitale. Quelles pistes allait-on creuser pour expliquer les motifs de cet horrible et ignoble geste? Problème de couple? Soucis d'argent? Promotion refusée? Placard? Mobbing? Paranoïa? Coup de folie? Personne n'osait formuler d'hypothèses personnelles sur le sujet. Par pudeur, sans doute, ou par crainte de réveiller de plus anciennes angoisses. C'était un drame. Une tragédie, voilà tout!

— Qu'est-ce que vous voulez que j'vous dise, mon bon Monsieur.? ...Hein?

— C'est tout simplement horrible! Horrible, j'vous dis!

— C'est terrible! y a pas de mots pour ça...!

Que dire aux orphelins brisés, aux veuves éplorées?

Le directeur de la communication était soumis à très rude épreuve. Il s'évertuait avec peine à masquer son extrême tension et tentait de sauvegarder l'image respectable de l'entreprise auprès de la presse populaire, très friande de ce genre de carnage. La vue du sang lui était insoutenable et sa vision brutale n'avait jamais fait partie des simulations de gestions de crise auxquelles il avait pu participer durant ses études.

Est-ce que vos caméras de surveillance auraient filmé le tueur par hasard?

Et puis, il y avait surtout, enfoui dans l'incons-

cient de chacun des collaborateurs, un indicible sentiment de culpabilité. L'intime conviction de n'avoir rien fait pour éviter cette tuerie, indifféremment de sa propre position au sein de l'entreprise.

Je l'ai croisé tellement de fois dans l'ascenseur.

Et pourtant, c'est vrai, je ne lui ai jamais adressé la parole...

Les jours suivants furent laborieux. Les discussions étaient strictement professionnelles et l'on évitait volontairement d'aborder le sujet. Le temps allait faire son œuvre, pensait-on. Une nouvelle note interne de la direction générale exigeait désormais du département des ressources humaines qu'une évaluation psychologique complète et approfondie soit faite de chacun des candidats, lors du processus de recrutement. À l'évidence, on n'aurait pas dû engager Walter Niemand. Certains éléments négatifs de sa personnalité auraient dû transparaître lors des tests de sélection. Un psychologue averti aurait très vraisemblablement cerné les failles de son caractère paranoïaque et narcissique.

Mais qui était Walter Niemand ?

Au fond, tout le monde s'en foutait.

Je m'appelle Walter Niemand. Je ne suis personne. Juste Walter. Walter Personne. Walter Nobody. Qui m'a donc baptisé ainsi ? Pourquoi suis-je affublé d'un tel patronyme ? On s'est assez moqué de moi. J'ai d'ailleurs souvent songé à changer de nom comme certains changent brusquement de vie. Mais c'était probablement un signe du destin, et il ne fallait pas s'y opposer. J'ai donc fini par accepter ce nom étrange et creux dont le signifiant m'intriguait, comme d'autres acceptent de vivre là où ils sont nés. Même s'ils ont conscience que le lieu de leur naissance n'est qu'un coin paumé. Perdu au milieu de nulle part. Sans futur et sans espoir.

Enfant, j'ai longtemps vécu dans l'insouciance d'une immortalité certaine. Aussi vrai que les jours succèdent aux nuits depuis l'origine du monde. Puis, un matin, on ne sait pas pourquoi, mais l'enfant est mort. On se réveille autre. Les croyances sont enterrées. La grâce a disparu et le bonheur n'est qu'un souvenir. Une brume fugace. Un être en devenir, un peu gauche, se dessine peu à peu. L'insouciance n'est plus. La vérité humaine se dévoile alors sous ses contours d'ombre et de lumière. La raison côtoie le mal et le bien parfois intercède.

J'ai déambulé à travers cette jungle de faux-semblant et de trompe-l'œil guidé par la clarté de la canopée et par les chants des oiseaux dont je recon-

naissais le timbre céleste et familial. Vers quel but s'orientait désormais ma vie? Vers ce qu'elle a de plus vivant et d'éternel : une chaîne ininterrompue de mains et de corps qui s'étreignent et dont je n'étais qu'un électron libre voué à un destin singulier. Du moins, le croyais-je.

Le jardin a toujours représenté à mes yeux un espace clos, préservé de la folie du monde. C'est probablement un très vague souvenir de notre mémoire collective.

J'y ai vécu des heures insouciantes, bercé par le bruissement du vent et par le bourdonnement des insectes au milieu des hautes herbes. J'y vivais chaque été presque nu et heureux, jusqu'à l'âge de quatre ans.

Ma grand-mère y cultivait un grand potager cerné de plessis. Elle récoltait avec soin le produit de ses ruches multicolores et les fruits mûrs d'un verger que mon grand-père fauchait avec peine. De longues langues de foin séchaient au soleil, embaumant l'air de miel et de tabac, attendant que nous les ramassions avec de gigantesques râteaux en bois que j'arrivais à peine à manœuvrer. Lors des canicules, nous buvions du sirop de fruits rouges sous une treille ombragée. Silencieux. Regardant au loin se dissiper la brume qui rendait l'horizon irréel et ouaté. N'était-ce là que le bonheur fugace de l'enfance? Ces instants où l'esprit, le corps et les sens se rejoignent enfin, ne serait-ce que quelques secondes? S'agit-il là de la paix de l'âme? D'un paradis retrouvé sur terre? J'ai longtemps poursuivi ces instants merveil-

leux mais sans jamais pouvoir les revivre. Était-ce l'absence de ceux que j'avais aimés ou la raison qui m'avait ouvert les yeux? Je revois encore le voile de l'apicultrice découvrant sous le tulle un regard bleu, et des traits hâlés illuminés par un sourire. Ce lieu magique avait définitivement disparu, après nous avoir été temporairement accordé par les Dieux.

Ces endroits particuliers existent encore mais ils deviennent chaque jour plus rares tant la voracité du monde à les engloutir est grande. Jardins monastiques, rives désertes, cimes enneigées, glaciers, forêts profondes sont bientôt réveillés par des hordes migratoires dont les velléités colonisatrices sont inextinguibles. Peu à peu, la paix cède au bitume, aux cris, à la guerre, et au feu.

En cinq mille ans d'histoire, l'humanité a vécu près de quarante mille conflits. L'état de paix est donc bien une anormalité. La paix n'est qu'une mi-temps, un trait d'union entre les conflits. Des pauses réparatrices, utiles à la préparation d'un nouvel affrontement, d'une nouvelle destruction.

Sommes-nous donc si violents et si sombres? Quelles sont les forces intérieures qui nous régissent?

De quel côté es-tu?
Appartiens-tu à ce monde?
Choisis ton camp.

La foule assoiffée et impatiente hurle au milieu
du cirque

Guettant l'arrivée des gladiateurs
Pouce contre terre, l'âme humaine veut du sang.
Ton herbier n'intéresse personne
Allez, casse-toi !

4

J'aurais pu devenir clown. Je suis devenu assureur. Ce n'est pas le même registre. Évidemment. Pas d'éclats de rire, pas d'enfants, pas d'applaudissements. Des dossiers, des sinistres, des litiges et un budget à tenir. Et puis, je n'étais pas fait pour vivre en caravane. J'ai toujours eu besoin d'un certain confort, d'une structure, de journées cadencées par la routine. C'est rassurant les assurances, n'est-ce pas ? Le cirque m'aurait tétanisé. Le trac. Vous imaginez ? Un clown blanc victime d'un érythème facial ou d'une crise d'énurésie en plein spectacle ? Comment va réagir le public ce soir, si je me ramasse lors de mon entrée en piste ? Au moins, ça ferait un peu partie du numéro...

Dans les assurances, je n'avais pas non plus le droit à l'erreur. Lâcher ses dossiers dans l'escalier de l'entrée principale ne fait pas rire ceux que vous croisez, encore moins les assurés qui reçoivent un courrier qui ne les concerne pas. Bafouiller lors d'une présentation ne génère pas l'hilarité non plus. On aurait plutôt pitié pour l'orateur, surtout si on l'ap-

pelle simultanément sur son portable pour lui donner la liste des courses à faire en rentrant. Ridicule. J'étais ridicule. La médiocrité attire plus les haussements de sourcils et les soupirs d'agacement que les franches parties de rigolades. J'avais pourtant été sauvé de ma maladresse par une efficacité redoutable et par un physique peu avantageux en conformité parfaite avec mon activité professionnelle.

L'anthropomorphisme ambiant m'avait ainsi rapproché de mes congénères au teint gris, assureurs ou premiers de classe, dont les succès scolaires leur avaient ouvert la porte de bureaux individuels, flanqués de deux chaises visiteurs.

La voie royale !

Je m'étais laissé emporté par les flots contraires de ma vie. Je m'étais retrouvé là, comme échoué sur un banc de sable, avec l'impression que mon destin m'échappait et que les autres décidaient de mon sort. Peu loquace et d'humeur souvent sombre, je n'attirais pas les sympathies, et mes conversations se résumaient le plus souvent à des banalités. Il me semblait cependant être traversé, ici et là, par des élans quasi lyriques. J'étais secrètement remué par des passions romantiques, mais je n'arrivais à m'exprimer que par de minables bredouillements, et par des propos auxquels d'ailleurs personne ne prêtait la moindre attention. Parlais-je donc la même langue que mes collègues ? M'entendez-vous ? Suis-je sur la bonne fréquence ? Un monologue en voix off n'est audible que par celui qui le lit. Il fallait qu'il me lise mais que leur dire ?

Sinistre no 92F348-C
Dégâts des eaux
Villa de M. et Mme Wasserfallen

Les mémoires d'un assureur n'intéressent personne. À moins de scandales financiers et de malversations. Que peut donc bien raconter un honnête homme ?

Le discours courtois sied-il encore à notre époque ? Dans quelle croisade allais-je m'engager ? Contre quels moulins à vent allais-je donc combattre ?

5

Trois *P* majuscules, liés en faisceau, forment notre devise, hissée fièrement sur nos bannières.

Pauvreté, Prière, Paix.

Nous sommes des milliers sur le champ de bataille, prêts à repousser les armées belliqueuses des trois *S*.

Surabondance, Surendettement, Surinformation.

Là où nous tendions avec peine depuis des siècles à un idéal de perfection, voici que les armées ennemies ne cessaient de décharger dans notre monde, et par chariots entiers, leur pacotille produite à peu

de frais dans de lointaines contrées. Et de tous ces objets, nous ne savions que faire.

Une fois nos terres encombrées, l'objectif premier de nos adversaires avait été atteint. Il leur fallait paralyser et détruire la perfection de nos alignements paysagers et architecturaux. Leur deuxième salve d'attaques allait se concentrer sur notre environnement. Nos rives furent rapidement englouties sous de funestes marées. Les rivières polluées d'une couleur pourpre. Nos champs brûlés par des rayonnements jusque-là inconnus. Nos récoltes dévastées par des animaux étranges, sortis d'on ne sait quelle fange terrestre. La sérénité de nos âmes allait être désormais soumise à l'épreuve. L'occupant imposait sa loi et ses mœurs. Quiconque ne s'y pliait pas avait la gorge tranchée. Certains résistèrent et rejoignirent les montagnes. Là, où de petits groupes gardaient les cols et les vallées encore inaccessibles. Les sources d'eau étaient encore sous leur contrôle. Ils pouvaient dès lors dévier les torrents vers des lacs intérieurs encore cristallins, échappant ainsi à la pollution des fleuves ennemis. Ceux qui n'avaient pas pu rejoindre les rebelles devenaient esclaves des oppresseurs. N'ayant plus de quoi se nourrir ni s'abreuver, ils devaient vendre le peu qu'ils leur restaient pour survivre. Leurs domaines, leurs sources et leurs matières premières ne leur appartenaient plus.

La terre était désormais couverte de déchets, abandonnée, laissée en jachère. Les hommes étaient éparpillés et soumis. Le chaos régnait enfin en

maître. Le monde des trois *P* avait cédé et finalement battu en retraite. Les rares îlots de résistance n'étaient voués qu'à une difficile autarcie. Le bilan était sombre. La représentation des trois *S* s'affichait pompeusement sur nos édifices publics, sur nos monnaies d'échange, sur de nouveaux documents officiels dont le volume et la complexité allaient croissant. La splendeur et le luxe des vainqueurs tranchaient avec notre misère. Les Binaires, peuple de scribes macrocéphales, attachés au service des trois *S* gardaient jalousement l'accès au savoir et à l'écriture. Hormis les Binaires, nul ne pouvait comprendre leur idiome. Leur syntaxe était si complexe que des décennies d'étude n'y auraient pas suffi.

En fait, ce que les peuplades soumises ignoraient c'est que cette langue était cryptée. Il leur fallait maintenir le reste de la plèbe dans l'ignorance la plus totale et dans l'asservissement le plus complet.

Une fois leur pouvoir consolidé, les peuples des trois *S* s'attelèrent à l'arrachage systématique de nos forêts. Les arbres majestueux, autrefois symboles de vie et de sagesse, étaient abattus et immédiatement débités quand ils n'étaient pas brûlés sur place.

Les chantiers peuplèrent peu à peu le sol de leurs nouveaux territoires, couvrant de bruit et de pierres nos terres autrefois riches et fertiles. La nature se flétrissait de jour en jour. Elle rétrécissait comme peau de chagrin. Nos ressources alimentaires provenaient désormais d'autres contrées elles aussi

soumises, et qui travaillaient à l'unique production des denrées essentielles à la vie des trois *S* et de leurs sujets. Les aliments arrivaient par bateaux dans des containers métalliques dont l'irradiation préalable en garantissait la conservation. Ces aliments étaient vendus à des prix prohibitifs aux trois *P* en échange de leur seule force de travail, car ceux-ci n'avaient plus accès ni à l'argent ni aux richesses naturelles. Leur gloire passée n'était plus qu'un lointain souvenir. La roue avait tourné, emportant avec elle le supplice et la honte des vaincus.

Une angoisse profonde me tenaillait dès l'aube et m'arrachait aux songes. Je me réveillais bien avant le tocsin, le ventre noué, le corps perclus de douleurs dans une chambre silencieuse encore baignée dans l'obscurité. J'avançais doucement jusque dans la cuisine et me préparais un premier café. Boisson par essence laborieuse dont les trois *S* nous abreuyaient pour augmenter notre productivité d'esclave. Mes douleurs s'estompaient une fois la caféine diffusée dans mon corps. La douche achevait de me réveiller, atténuant encore l'intensité du mal dont je souffrais, vraisemblablement causé par l'irradiation massive de notre nourriture. Une fois vêtu, je glissais l'émetteur-récepteur dans son étui de cuir noir, le fixais à ma ceinture, et me dirigeais vers le ministère de la Planification où j'étais employé comme archiviste dans le département des Grands Travaux d'Utilité Publique. L'émetteur-récepteur permettait à nos maîtres de nous localiser

en permanence et de contrôler le contenu de nos conversations avec nos collègues et nos proches, pour peu qu'ils n'aient pas déjà été arrêtés ou tués pour acte de résistance. Je n'étais donc jamais seul, ni livré à moi-même, échappant ainsi au risque de fuite et d'insoumission. De toute façon, il n'y avait nulle part où aller, nul endroit où fuir. L'accès aux montagnes était contrôlé aux divers points de passage. Les cols ayant été volontairement comblés par d'énormes rochers jetés depuis les sommets par des groupes de rebelles. Les accès aux vallées étaient surveillés depuis la plaine et il était impossible de s'en approcher sans appartenir soi-même à la garde armée des trois S. Les aéronefs étaient interdits de survol au-dessus des zones montagneuses. Il n'y avait dès lors que deux solutions. Se soumettre ou mourir. Le suicide ou le meurtre étaient contraires à nos commandements. Mais il fallait lutter. Résister. Toutes les traces écrites de notre culture et de nos croyances avaient été détruites lors d'un gigantesque autodafé, consacrant la puissance et la technologie supérieure de nos ennemis. Quelques moines anachorètes connaissaient encore la totalité de nos textes sacrés. Ils avaient voué leur existence à la prière et à la méditation, loin du Monde. Pourtant dans un élan salvateur, ils décidèrent de s'en rapprocher afin de nous transmettre leur savoir avant leur mort. Lors de réunions secrètes, tenues dans des lieux souterrains et désaffectés, ils récitaient à leurs frères et sœurs de sang des pans entiers des saintes écritures.

Il fallait bien que subsiste la Parole. Et la Parole, un jour, nous libérerait du joug de l'opresseur. Pour l'instant, nous étions muets, soumis, et esclaves de notre propre malheur.

L'effet morphine de l'écran bleu m'avait fait sombrer dans un profond sommeil. Chaque soir, des reflets de lueurs acier se percevaient depuis les rues, elles-mêmes plongées dans l'obscurité. Les théâtres, les restaurants et les lieux publics nous étaient interdits dès la tombée de la nuit. Nous n'avions comme seule distraction que la représentation de rêves que nous n'avions plus.

Un flot d'images entrecoupées de messages subliminaux glorifiant les réalisations somptueuses de nos nouveaux maîtres. Nous étions abreuvés de divertissements aliénants et de propagande bruyante. L'information objective était occultée, inexistante. Nous ne savions rien de nos frères encore libres, reclus dans les montagnes, ni de notre propre sort d'esclaves.

Quel serait notre destin ? Combien étions-nous encore ? Qu'était-il advenu de nos pères fondateurs ? De ceux qui s'étaient battus pour leur liberté et qui avaient refusé de se soumettre à l'envahisseur ? Étaient-ils encore vivants ? Prisonniers ? Torturés par leurs geôliers ou bien déjà morts ? Écrasés par un tyran, plus occupé à l'encombrement et à l'oubli de notre culture qu'à la mémoire de notre peuple.

Nous avons perdu, puis cédé une à une nos ressources vitales. Le joug des vainqueurs soumettait progressivement nos esprits afin de les façonner à leur vision du monde dans le but ultime de les soumettre, puis de les détruire.

Certains croyaient encore le contraire. Leur naïveté les disposait à la collaboration afin de se réserver les bonnes grâces du nouveau pouvoir. Nous ne sommes personne. Nous sommes faibles et opprimés.

Et que la Parole vienne nous libérer !

Dans la vacuité de nos assemblées mutiques, nous arrivions parfois à nous comprendre d'un regard, mais il était impensable de nous exprimer publiquement sur notre misérable condition sans risquer la peine capitale. Les trains circulaient d'une ville à l'autre, transportant leurs lots de forçats pendulaires, balayant à chaque arrêt les quais de ses ombres fugaces. Le silence le plus complet régnait à l'intérieur des wagons. Les regards étaient fuyants, les visages s'évitaient. D'autres voyageurs, plongés dans un demi-sommeil, goûtaient à la frêle liberté des songes, gardant toutefois l'esprit en veilleuse, prêts à la moindre alerte.

À l'intérieur d'une poubelle métallique, fixée sous une tablette, j'avais retrouvé par hasard un extrait de nos textes sacrés, imprimé sur la page chiffonnée d'un calendrier. Il n'y avait aucun doute, quelqu'un l'avait intentionnellement glissé là récemment.